

12
Comme l'indique le titre de cet article, il aurait dû être inséré dans le dernier numéro. Le défaut d'espace nous a obligé de le reléguer à ce jour. Notre ami Lanlair voudra bien nous pardonner cette anomalie.

Causerie du Dimanche

Nous venons de passer la semaine des pèlerinages et des processions aux flambeaux.

Autrefois, un pèlerinage faisait du bruit ici ; on en causait dans la cité ; les commères se répetaient en souriant le nom des fidèles qui allaient puiser de l'eau à la grotte miraculeuse ; les noyés de soucis couraient à la gare pour dissiper les chagrins qui assombrissaient leur front. — Vous en souvenez-vous ?... Les wagons venaient de déposer une masse de pèlerins près de la balustrade du chemin de fer ; il y avait longtemps qu'on était en marche, et...., les quais ont failli être submergés...

Maintenant, ce n'est plus la même chose. La population les regarde passer, indifférente. J'aime mieux cela : la sottise n'est justiciable d'aucun tribunal, disait un de nos plus spirituels confesseurs. Ils partent, sans tambours ni trompettes ; on ne fait plus cas de leurs inoffensives promenades ; on ne les trouble plus dans leurs cantiques et dans leurs bruyantes invocations. Ils s'en vont saisissant par-ci, par-là, dans la foule, un léger sourire...

Donc, pendant que de pieux fidèles faisaient retentir la grotte de Lourdes de leurs chants d'allégresse, d'autres âmes non moins ferventes, se livraient, dans l'*Insigne basilique de St-Pierre*, à des exercices de piété analogues.

C'étaient des hymnes d'amour à Marie, et toujours le refrain bien connu :

Vierge, notre espérance,
Etends sur nous ton bras,
Sauve, sauve la France
Ne l'abandonne pas.

Faut-il que je vous dépeigne cette longue file de jeunes vierges mêlant leur voix à celle des prêtres et se promenant gravement avec un cierge allumé, dont la cire tombait à grosse gouttes sur leur robe éclatante de blancheur ?... non, je ne veux pas dire un mot de ces innocentes manifestations ; tant qu'elles sont renfermées dans l'intérieur d'une église, le silence est de rigueur.

Je sais bien qu'on ne ménage pas les républicains dans les sermons cléricaux ; et ce n'est pas précisément par la charité que brillent les homélies de nos prêtres. Leurs brochures, par exemple, valent encore moins que leurs sermons ; et, je suis sûr qu'il y a beaucoup de productions jésuitiques qui feraient crever de dépit le père Duchesne lui-même.

Il me tombe ces jours-ci entre les mains, dit Francisque Sarcey, dans une de ces chroniques si attrayantes du *XIX^e Siècle*, un de ces petits opuscules cléricaux qu'édite la *Librairie catholique*, à l'ombre de l'église Saint-Sulpice, et qui se débitent à prix réduits ou se distribuent pour rien, par dizaines de mille dans les campagnes. Cela s'appelle *Un coup d'œil sur la mauvaise presse* et est signé du nom d'Ernest Caron, qui a déjà produit une foule de pamphlets semblables : *Nos libres penseurs*, *Nos vrais sauveurs*, *L'instruction laïque*, etc., etc.

C'est un flux d'injures. Dès la quatrième page, l'auteur déclare qu'il faut mettre au compte de l'instruction laïque l'éclo-ion et le pulluler de tant de scélérats qui ont pour fin dernière le bagne et l'échafaud. Ecoutez la phrase : Elle en vaut la peine.

« Engeance honteuse, éclosée du fumier des infâmes doctrines, nourrie par l'éducation sans Dieu, par cette éducation menteuse et monstrueuse que les apôtres du socialisme ont juré d'imposer à notre malheureux pays, sous le titre insensé d'*instruction laïque*. Race hideuse et malfaisante, crachant cyniquement sur le prêtre, après avoir craché sur ce qu'on appelle famille, patrie, honneur, après avoir craché sur sa mère, après avoir craché sur son Dieu ! »

Vous allez me répondre à cela que cet énergumène est un sot, et qu'il ne faut pas tenir compte de ses extravagantes fureurs. J'en conviens ; oui, ce M. Caron m'a tout l'air d'être un sot. Allons ! vous êtes un sot, monsieur Caron, et un maître sot ; voilà qui est entendu.

Mais supposez un peu que l'un de nous eût dit sur l'instruction congréganiste quoi que ce soit d'approchant : il soulèverait une réprobation universelle, on le traiterait partout d'écrivain mal élevé, et peut-être le ministère public se mettrait-il de la partie. Le journal à tout le moins serait suspendu.

Ce M. Caron prend à partie l'*Histoire de France* de cet honnête M. Duruy, qui ne se croyait pas sans doute un si grand coupable, et il lui reproche d'avoir, parlant de Voltaire, dit qu'il avait été l'a-